

## Études littéraires africaines

### Regards croisés sur le témoignage

Maëline Le Lay, Virginie Brinker et Ophélie Rillon



Numéro 44, 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1051544ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1051544ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

#### Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

#### ISSN

0769-4563 (imprimé)

2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

#### Citer ce document

Le Lay, M., Brinker, V. & Rillon, O. (2017). Regards croisés sur le témoignage. *Études littéraires africaines*, (44), 131–144. <https://doi.org/10.7202/1051544ar>

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2017

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

## Regards croisés sur le témoignage

**Maëline Le Lay (MLL) :** *À une époque où les récits de vie et les témoignages relatifs à une histoire traumatique – déjà florissants sur le marché éditorial depuis quelques décennies – se voient progressivement dotés d’une légitimité auctoriale, voire d’une puissance politique*<sup>10</sup>, l’intérêt et l’originalité de cet essai seraient, d’après l’auteure et l’éditeur, de passer les témoignages et récits de vie au crible des études postcoloniales<sup>11</sup> afin de faire ressortir leurs potentialités, c’est-à-dire leurs effets sur le public en termes de transformation sociale : « Testimony can create a piercing and transformative “bearing” witness and triggers advocacy, responsibility, and accountability, which move the reader and produce collective “witnessing publics” » (p. 9). *En quoi cette démarche heuristique est-elle novatrice dans le champ des études sur les récits de vie et témoignages ?*

**Virginie Brinker (VB) :** Le croisement entre témoignages de vie et études postcoloniales proposé par Gillian Whitlock me semble directement entrer en résonance avec la récente thèse de Marie Bulté<sup>12</sup>, par le biais de la notion d’*arbiter*. La typologie habituelle des figures testimoniales provient en majeure partie de la double étymologie du mot « témoin » en latin, rappelée notamment par Giorgio Agamben dans *Ce qui reste d’Auschwitz : l’archive et le témoin*<sup>13</sup> : *superstes* désigne le « survivant », celui qui a vécu l’événement, tandis que *testis* renvoie au « tiers », à l’« intermédiaire garant », c’est-à-dire celui qui se pose en tiers entre deux parties dans un procès ou un litige. Leur est adjointe la figure du témoin intégral, celui qui n’a pas survécu et ne peut témoigner. Par-delà cette trilogie qui prévaut dans le champ du témoignage, M. Bulté met à jour la figure testimoniale de l’*arbiter*, c’est-à-dire celle du témoin non autorisé,

<sup>10</sup> Voir à ce sujet : DETUE (Frédéric) et LACOSTE (Charlotte), « Ce que le témoignage fait à la littérature », *Europe : revue littéraire mensuelle*, n°1041-1042 (*Témoigner en littérature*, dir. F. Detue et C. Lacoste), janvier-février 2016, 348 p. ; p. 3-15. FLEURY (Béatrice) et WALTER (Jacques), dir., *Carrières de témoins de conflits contemporains (2). Les témoins consacrés, les témoins oubliés*. Nancy : PUN-Éditions universitaires de Lorraine, coll. Questions de communication, Série Actes, 2014, 411 p.

<sup>11</sup> « [This book] draws together two dynamic fields of contemporary literature and criticism, postcolonialism and life narrative, to create a new assemblage : postcolonial life narrative » (extrait de la quatrième de couverture).

<sup>12</sup> BULTÉ (Marie), *Visions de l’enfant-soldat : construction d’une figure dans les littératures africaines*. Thèse de littérature comparée, sous la direction de Emmanuel Bouju et de Isaac Bazié, soutenue le 25 novembre 2016 à l’Université Rennes 2, 615 p.

<sup>13</sup> AGAMBEN (Giorgio), *Ce qui reste d’Auschwitz : l’archive et le témoin*. Trad. de l’italien par Pierre Alferi. Paris : Payot & Rivages, coll. Rivages, 1999, 233 p.

clandestin, représentée par des personnages invisibles, inaudibles (enfants-soldats, exilés, clandestins, adolescents kamikazes...) :

L'*arbitrer*, c'est le témoin de l'invisible, de la marge, c'est aussi le témoin de l'entre-deux [...]. Mais l'*arbitrer*, c'est aussi celui qui peut faire preuve de libre-arbitre et c'est en cela que les œuvres du corpus pourront s'interpréter comme des romans parrésias-tiques. Convoquer la *parrésia* sera un moyen de penser la parole testimoniale de l'enfant-soldat, non plus seulement sur les scènes historiographique ou éthique, mais aussi sur la scène politique<sup>14</sup>.

Par ailleurs, d'un point de vue thématique, si l'on peut dire que la littérature de témoignage – et particulièrement la « *traumatic literature* » (p. 79) – est largement marquée par le paradigme de la Shoah, Michael Rothberg explorait déjà le rapprochement des champs en préconisant, avec la « mémoire multidirectionnelle », d'articuler les mémoires de la Shoah et de la colonisation plutôt que de les opposer<sup>15</sup>.

Ce qui est plutôt novateur dans l'ouvrage, me semble-t-il, c'est la prise en compte des outils théoriques des *postcolonial studies* (notamment la « dissémination » d'Homi Bhabha) pour rapprocher des textes issus de contextes très différents. Gillian Whitlock définissant le témoignage comme « *a speech act that demands recognition and response in terms of social action and social justice* » (p. 169), l'originalité de sa démarche réside surtout dans sa proposition d'une « histoire du genre du témoignage », qui ne se centre pas sur la dimension cathartique ou la recherche de la vérité, mais qui se déploie plutôt en une double orientation à laquelle elle fait subir un relatif renouvellement. G. Whitlock propose ainsi une histoire du genre informée par la visée pragmatique des textes d'une part, et orientée vers les genres prétendument « mineurs » d'autre part.

Il y aurait donc, en premier lieu, une histoire du genre unifiée par une perspective pragmatique visant l'empathie du lecteur et sa transformation, en vue de son action politique : « *a surge of autobiographical narrative that appealed to the beneficent virtues and an ethics of empathic witness* » (p. 17). G. Whitlock rappelle à cet égard le contexte d'écriture de ces témoignages : « *"The invention of human" and the "humanitarian revolution" of the late eighteenth century were vital projects that shaped new terms for autobiographical representations that could speak*

<sup>14</sup> BULTÉ (M.), *Visions de l'enfant-soldat*, op. cit., p. 46.

<sup>15</sup> ROTHBERG (Michael), *Multidirectional Memory : Remembering the Holocaust in the Age of Decolonization*. Stanford : Stanford University Press, 2009, 408 p.

of collective subjectivities and social suffering » (p. 42). En second lieu, elle prête une attention particulière aux genres dits mineurs. Dans cette perspective, « *life narratives* » s'opposerait à « autobiographie », un genre défini ici comme celui de l'individualité occidentale (conçue comme unique et représentative de l'universel), occupant le sommet de la hiérarchie des genres par rapport aux récits d'esclaves, journaux de femmes, lettres, qui seraient l'expression du collectif et non de l'individualité. Même si la partition est sans doute ici trop schématique, elle permet toutefois de repenser le canon littéraire.

Ce qui me semble également intéressant, ce sont les réflexions, dans la lignée de Gayatri Spivak, sur les effets de lecture, notamment l'effet produit par l'ambiguïté compassionnelle que suscite, par exemple, le cas de Saartjie Baartman : « *How do sympathy and compassion reproduce racialized and gendered privileges of spectatorship ?* » (p. 40). Il convient ici de préciser les concepts énoncés pour les mettre en perspective en fonction des théories d'éthique et de philosophie politique d'Hannah Arendt, lues par Myriam Revault d'Allonnes. Cette dernière, dans *L'Homme compassionnel*, reprend la distinction opérée par Hannah Arendt entre la « pitié » comme forme de condescendance humiliante et la « compassion » qui n'entraînerait quant à elle aucune asymétrie ; la compassion, en tant que « co-souffrance » qui nous frappe des douleurs d'autrui, s'opposerait ainsi à la pitié qui consisterait à s'en attrister sans être touché dans sa chair, là où la compassion en tant que sentiment privé et particulier serait dans l'incapacité de généraliser. Suivant les analyses de M. Revault d'Allonnes, nous pourrions finalement dire que là où la compassion est émotion au sens noble du terme, la pitié est posture. Une posture éloquente, du fait de son aptitude à généraliser, à homogénéiser, à faire « du peuple souffrant un agrégat, une masse indifférenciée, déréalisée, où se dissout la pluralité des êtres et des points de vue »<sup>16</sup>, puisque la mise à distance de l'autre, et non sa reconnaissance en tant qu'autre moi-même, me permet de l'objectiver et d'en faire un objet de langage. On peut d'ailleurs postuler que le sentiment éprouvé par le lecteur n'est pas forcément lié à sa situation (de lecteur occidental, privilégié, etc.), mais aux moyens poétiques employés.

Cela rejoint en partie les analyses présentées par Michael Rinn dans une communication intitulée « Le sens de l'image humani-

---

<sup>16</sup> REVAULT D'ALLONNES (Myriam), *L'Homme compassionnel*. Paris : Seuil, 2008, 128 p. ; p. 55.

taire »<sup>17</sup>. Ce dernier, étudiant la spécificité discursive de la campagne humanitaire « Urgence Darfour » de 2003, a pu ainsi définir « la topique humanitaire » comme une utilisation des émotions (sympathie, empathie, pitié, colère), destinée à faire agir le public tout en maintenant un écart problématique entre le spectateur occidental et la victime. Au contraire, une « topique de l'humain » serait selon lui susceptible de réguler les écarts culturels dans le partage des émotions. Il s'agit alors de distinguer ce qu'il nomme la « topique de l'humain essentiel », déclenchée par la sympathie, mais mue par le raisonnement sous-jacent selon lequel, en faisant don de son argent, de son temps et de ses sentiments, l'individu affirme son identité et se glorifie de la pureté de son cœur, de la « topique de l'humain intégral » mue par la même émotion initiale, mais dont la logique relève d'une valorisation de la responsabilité citoyenne et non plus individuelle. Ces réflexions éthiques s'appuient sur la mise en œuvre d'une poétique ainsi que sur une analyse des textes et des discours dont on ne peut, à mon avis, pas se passer.

*MLL* : *L'apport méthodologique proposé consiste à lire conjointement un ensemble de textes disparates de nature différente, issus d'époques et de contextes variés, à les mettre en perspective les uns avec les autres pour créer de nouvelles chaînes de sens selon un paradigme « post-historique ». C'est ce que l'auteure appelle « proximate reading » : « Proximate reading is interested in the closeness of that might seem to be very different narratives in term of "literary sociality" : "that is relations between readers, texts, and meanings that bind these relations together" (Gelder 2010, 1) » (p. 65). Cette méthode d'analyse textuelle se veut une application du bouleversement épistémologique proposé par les Postcolonial studies qui entendent renverser le paradigme téléologique de l'histoire. L'auteure a ainsi recours à différents concepts stimulants de la critique postcoloniale : la « dissémination » d'Homi Bhaba, les « géographies imaginaires » d'Edward Said, la « mémoire multidirectionnelle » de Michael Rothberg (« collective memory work that moves across and connects European and postcolonial contexts », p. 99), la « lecture à distance » (distant reading) et la « longue durée » qu'elle implique, de Franco Moretti.*

---

<sup>17</sup> Lors du colloque international « L'Afrique en discours. Lieux communs et stéréotypes de la crise », qui s'est tenu à l'Université de Bretagne Occidentale de Brest du 7 au 9 octobre 2010. Un ouvrage – ne comprenant pas la contribution de Michael Rinn – a été tiré de ce colloque : RINN (Michael), NARVAEZ BRUNEAU (Nathalie), dir., *L'Afrique en discours. Lieux communs et stéréotypes de la crise*. Paris : L'Harmattan, coll. Local & Global, 2015, 186 p.

*Le cadre conceptuel est, comme vous l'avez appelé, éminemment postcolonial. G. Whitlock s'appuie notamment sur le concept, élaboré par Edward Said, de « géographies imaginaires » (imaginative geographies), que la critique mobilise pour analyser la situation des territoires occupés en Israël et Palestine<sup>18</sup>. Les géographies imaginaires désignent, dans ce contexte, le résultat d'un découpage géographique séparant arbitrairement des semblables vivant pourtant sur la même terre. De ce concept, G. Whitlock choisit de ne retenir que l'idée générale de fluidité et de plasticité des frontières qui sert d'armature à sa démarche heuristique :*

The imaginative geographies mapped by this dissemination of indigenous testimonial culture open multidirectional networks for postcolonial criticism of life writing. This is not an empire we know, with familiar centres and peripheries. Its interconnections and axes are both dispersed and entangled (p. 164).

*C'est ainsi que, forte de ce principe directeur de fluidité, elle établit des connexions et des passerelles, pour le moins surprenantes, entre des individus très différents et des situations variées.*

*Le fait de confronter des récits de vie aussi diversifiés que ceux d'esclaves aux Amériques, d'Aborigènes australiens, de la Vénus hottentote, de Sud-Africains de la « nouvelle » Afrique du Sud post-apartheid, de Dian Fossey au Rwanda (qu'elle surnomme « gorilla girl »), d'autochtones canadiens, d'intouchables, d'enfants-soldats et de réfugiés, est a priori stimulant. Cela s'avère-t-il pertinent pour autant ? Qu'est-ce que cette méthode permet de relever, de souligner et de mettre en évidence ?*

**Ophélie Rillon (OR) :** La diversité du corpus étudié par G. Whitlock est vertigineuse. L'enjeu de son travail, annoncé en introduction, est de saisir ce qui relie tous ces textes, ce qui fait écho d'un texte à l'autre et ce qui rejoindrait d'autres trames narratives. Partant de récits autobiographiques produits dans des contextes historiques, géographiques et sociaux forts distincts, il s'agit d'observer les *transactions*, c'est-à-dire la manière dont s'opèrent les circulations (textuelles, imaginaires, émotives, conceptuelles) et les dynamiques culturelles au-delà des frontières nationales et impériales. Cette démarche stimulante s'inscrit dans le renouvellement des analyses des faits sociaux et montre l'ambition de varier les échelles. Tous ces textes peuvent ainsi être lus comme autant de micro-fragments d'une histoire « mondiale » ou « globale »<sup>19</sup>. L'art de G. Whitlock

<sup>18</sup> SAID W. (Edward), *Culture and Imperialism*. New York : Vintage Books (Random House), 1993, 528 p.

<sup>19</sup> Le développement de ce champ de recherche en France a notamment donné naissance à la revue *Monde(s)*, créée en 2012 : <http://www.monde-s.com/>. Voir

consiste à rétablir les connexions que les historiographies nationales et aréales, ou encore les cadres chronologiques occidental-centrés, empêchent d'identifier.

Ces textes offrent ainsi une entrée admirable pour naviguer dans l'histoire longue du témoignage (trois siècles !), saisir au plus près la transformation des affects et écrire une histoire à multiples voix qui transcende les frontières impériales et les hiérarchies coloniales. Cette histoire de « rencontres » et de « conversations » prend toute son ampleur dans la première partie de l'ouvrage (1789-1852), qui dessine les contours d'un monde cosmopolite. Londres, capitale impériale, constitue un haut lieu de branchements qui constitue le creuset du mouvement abolitionniste. S'y croisent vers 1793, sans nécessairement se connaître, un esclave descendant d'Africains (Equiano), un officier de marine britannique qui participe à la colonisation de l'Australie (Tench), un Aborigène australien (Bennelong). Dans les années 1820, une esclave antillaise (Mary Prince) y collabore avec une écrivaine anglaise (Susanna Moodie) qui, quelques années plus tard, participe à la colonisation du Canada dont est originaire le dernier auteur indien de cette première partie (Coopway). Au-delà des contacts géographiques, les connexions s'établissent aussi grâce aux comparaisons établies par G. Whitlock qui traque les résonances à l'intérieur des textes.

Les échos sont certes moins audibles dans la seconde partie de l'ouvrage, axée sur la période post-coloniale : est-ce là le reflet d'un monde plus fragmenté ? Pour autant, d'un témoignage à l'autre, des noms et des thèmes reviennent, constituant le fil rouge d'un questionnement partagé par les auteur(e)s, quelle que soit l'époque considérée : comment susciter la compassion du public pour les victimes ? Comment raconter son histoire individuelle de façon à provoquer une mobilisation collective ? En ce sens, l'ouvrage nous montre combien les récits de vie ont historiquement constitué des dispositifs de sensibilisation puissants, aptes à dénoncer des violences collectives (esclavage, colonisation, viols, guerres, exils...) en même temps qu'ils contribuent à (re)produire des formes d'exclusion et de domination. Les travaux sur les violences de masse l'ont maintes fois souligné : la culture du témoignage dicte des règles strictes d'énonciation, autorise certaines voix à s'exprimer et occulte les discours alternatifs, opère le tri entre ce qui relève du dicible et de l'indicible, oblitère la complexité et la richesse des vies

---

également : DOUKI (Caroline) & MINARD (Philippe), dir., « Histoire globale, histoires connectées : un changement d'échelle historiographique ? », [N° Sp. de] *Revue d'histoire moderne et contemporaine*, 2007, vol. 5, n°54-4 bis, 124 p. ; p. 7-21.

traversées par les situations de violence. L'exemple sud-africain est particulièrement éloquent. En érigeant un modèle de narration de la souffrance, la Commission Vérité et Réconciliation a contribué à évincer les discours qui n'entraient pas dans le cadre. Tel est le cas de Madame Konile qui, refusant de pardonner pour la mort de son fils, se livre à l'expression d'une colère contre ses conditions de vie et le rôle de victime qui lui est assigné dans le dispositif du *TRC* (*Truth & Reconciliation Commission*). Son discours, qui subvertit la catégorie de la mère apaisante, devient alors inaudible. L'éviction de cette parole s'accompagne d'une négation des blessures toujours ouvertes et des luttes de reconnaissance. Dans un tout autre contexte, l'auteure relate un autre témoignage de femme qui ne cadre pas avec les attentes judiciaires et militantes. Refusant de se positionner comme victime et de s'inscrire dans le discours des « humanitaires », Saartjie Baartman, mieux connue sous le surnom de « Vénus Hottentote », trouble les possibilités d'énonciation de la compassion, provoquant à l'inverse indifférence et répulsion. À juste titre, G. Whitlock souligne la longue histoire du poids du genre dans l'organisation des conditions d'énonciation et de mise en scène de soi.

**VB :** Une fois encore, le principal apport de G. Whitlock est qu'elle entend fonder une *histoire du genre* des témoignages de vie, histoire unifiée par une perspective pragmatique visant l'empathie du lecteur et sa transformation :

*There is an affinity between the production and reception of life narrative in colonial modernity and in the "age of testimony" now : the language of human rights, codified as an international discourse in the twentieth century, drew on a long tradition of moral philosophy about the human, and ethical responsibility for others* (p. 16).

Elle fait la part belle à l'émergence, au XVIII<sup>e</sup> siècle, de ce qu'elle nomme « Humanitarian revolution » et qu'elle définit comme « an awareness of the suffering of other living things – both human and animal » (p. 16). Mettant en corrélation « l'invention de l'humain » et la « révolution humanitaire », elle affirme qu'il s'agissait de « vital projects that shaped new terms for autobiographical representations that could speak of collective subjectivities and social suffering » (p. 42). Ce faisant, il me semble qu'elle propose une façon radicalement autre de penser cette histoire du genre, plus habituellement envisagée en termes d'héritage et de générations.



Prenons par exemple le concept de *postmémoire* formulé par Marianne Hirsch<sup>20</sup>, cette mémoire « au carré » portée par la seconde génération, celle qui travaille avec l'imagination quand la première, celle des témoins directs, ne puisait que dans leur souvenir et leurs émotions personnelles. La génération de la postmémoire est naturellement plus apte à prendre de la distance avec l'événement historique, et c'est ainsi qu'elle apparaît, au-delà de l'héritage familial ou identitaire, comme une « structure générationnelle de transmission ». Émilie Patrie parle ainsi à la fois de « troisième génération » et de « quatrième période testimoniale » à propos des livres d'Arnaud Rykner (*Le Wagon*, 2010), d'Isabelle Blondet-Hamon (*Le Ciel de Birkenau*, 2011), de Yann Martel (*Béatrice et Virgile*, 2010) et de Catherine Dajczman (*Passages*, 2011). Ces romans s'inscrivent dans une phase de « réécriture » à partir d'une mémoire héritée qui crée une « esthétique de la post post Shoah ». Cette littérature répondrait à « l'attente d'une éthique du témoignage » qui engagerait un « dépassement du témoignage originel » et ferait de l'œuvre un « refuge collectif pour la mémoire et la transmission »<sup>21</sup>.

Or, C. Coquio, dans *Le Mal de vérité et l'utopie de la mémoire*, a, de façon salutaire me semble-t-il, dénoncé le caractère simplificateur et complaisant de ces schémas et de leur pouvoir d'entraînement. Selon elle, « avec ce “passage de témoins” devenu “passage à la fiction”, on assiste à une véritable *catéchisation de la littérature* comme si l'enjeu de la création était de “renouveler” pieusement le langage de la mémoire »<sup>22</sup>. Elle ajoute :

Avec le « passage de témoins » il semble qu'on cherche à *devenir témoin* à son tour, et que *l'effort du relais* tourne au *désir d'incarnation*. Assurer ce relais suppose une transformation intérieure, presque une *conversion*. Cette mutation morale, le « témoin de témoin » le doit à son sens de la responsabilité ainsi qu'aux vertus du témoignage, censé œuvrer à la *mutation en témoin* de son destinataire [...]<sup>23</sup>.

<sup>20</sup> Cf. HIRSCH (Marianne), « Postmémoire », *Témoigner. Entre histoire et mémoire*, n°118, 2014. [En ligne] : <http://temoigner.revues.org/1274> (consulté le 29.11.2017).

<sup>21</sup> PATRIE (Émilie), « Pour une mise à NU : Passages de Catherine Dajczman », *Témoigner. Entre histoire et mémoire. Revue internationale de la Fondation Auschwitz*, n°119, 2014, p. 26-27 : <http://temoigner.revues.org/1544> ; DOI : 10.4000/temoigner.1544 (mis en ligne le 01.01.2016 ; consulté le 13.11.2017).

<sup>22</sup> COQUIO (C.), *Le Mal de vérité*, op. cit., p. 155.

<sup>23</sup> COQUIO (C.), *Le Mal de vérité*, op. cit., p. 149.

À mon sens, la transformation du lecteur dont il est question dans l'ouvrage de G. Whitlock échappe en partie à cette critique car elle renoue clairement avec une visée politique.

*MLL* : En quoi la démarche « transhistorique » de G. Whitlock peut-elle servir ou inspirer l'historien-ne ?

**OR** : La réflexion de G. Whitlock vient non seulement confirmer la richesse des « récits de vie » comme sources historiques, mais surtout la nécessaire critique qu'implique l'étude de ces matériaux (comme toute source au demeurant). En aucun cas, nous n'avons affaire à des discours « neutres », « spontanés » ou encore « authentiques ». Bien entendu – et l'auteure le souligne –, celles et ceux dont les témoignages nous parviennent ne sont pas les plus marginalisé.e.s. Leur prise de parole intervient à un moment de leur vie où, à l'instar des anciens esclaves, ils et elles ont acquis une certaine autonomie. Ces auteurs et autrices connaissent les codes de l'industrie humanitaire et les ont, pour certains (voire certaines ?), incorporés. Capter les voix subalternes s'avère une tâche moins aisée ; cela nécessite d'abord de passer par des intermédiaires (judiciaires, photographiques, filmiques) qui transforment, sélectionnent, exposent, mettent en scène la souffrance d'autrui afin de répondre aux attentes du public. Dans tous les cas, il s'agit de textes « hybrides » au sein desquels s'opèrent de multiples transactions et négociations entre différents discours. Ces productions transculturelles historiquement circonscrites sont tout autant des autobiographies, des « ethnobiographies » et des biographies culturelles. D'où l'importance de sortir du carcan conceptuel de « l'autobiographie » et de préférer la notion plus ouverte de « récits de vie » (*life writing*).

Pour autant, il me semble que cette démarche revendiquée par G. Whitlock n'est pas propre aux études postcoloniales. Elle fait écho à des questionnements méthodologiques antérieurs tels que ceux qui ont été soulevés par les recherches historiques et sociologiques de l'École de Chicago dès les années 1920<sup>24</sup>. Pour faire entendre les voix qui échappent largement aux sources classiques et aux écrits autorisés, de nombreux travaux se sont tournés vers les témoignages ou récits de vie, parfois produits par un tiers ou une administration, la police et la justice par exemple, constituant

---

<sup>24</sup> WILLIAM (Thomas I.) et ZNANIECKI (Florian), *Le Paysan polonais en Europe et en Amérique : récit de vie d'un migrant* (Chicago, 1919). Paris : Nathan, coll. Essais & recherches : sciences sociales, 1998, 446 p.

d'abondants viviers de témoignages<sup>25</sup>. Oscillant entre suspicion et fascination, la discipline historique a néanmoins mis du temps à accorder aux témoignages le statut de sources ordinaires aux côtés de l'archive officielle. Ces récits écrits et oraux de nature plurielle sont désormais appréhendés comme des « traces autobiographiques ». Ce que les approches historiennes ont en partage avec la démarche de G. Whitlock, c'est donc l'attention portée à la dimension fragmentaire de ces textes et à leur matérialité. En effet, l'auteure nous invite à examiner aussi les marges des documents (le paratexte), à analyser le langage (des mots et des corps) et les silences, afin d'aborder ce que Pierre Laborie appelle « le continent incertain du mental-émotionnel » et « les modes de présence au monde »<sup>26</sup>.

*MLL* : En fait, il me semble que le principal motif qui a présidé à l'assemblage de tous ces textes – en apparence disparates – en un corpus unifié, c'est le constat qu'ils ont tous été produits dans une situation profondément inégalitaire et dans un climat de lutte sociale et d'activisme militant. Cela apparaît clairement dans la conclusion de l'ouvrage (p. 204) :

In the epigraph that opens this book, Dipesh Chakrabarty argues that the struggle to salvage the Enlightenment idea of the Human despite the conscription of humanism and humanitarianism in the project of European imperialism is a global heritage for postcolonial thinkers. This book traces that inheritance through the *longue durée* of testimonial life narrative that return to those questions raised by Fanon, about human being, and its humanities, and the possibilities for social activism that draws on humanisms expansively and creatively.

*Peut-on dès lors considérer cet essai, se revendiquant postcolonial, comme relevant plus précisément des Subaltern studies ?*

**OR** : Le nombre important de références aux travaux des *Subaltern studies* (Dipesh Chakrabarty et Gayatri Spivak, entre autres) qui émaillent le texte « postcolonial » de G. Whitlock rappelle combien la frontière entre ces deux approches est ténue. De fait, la réflexion postcoloniale s'inspire largement de la critique du récit historique élitiste et nationaliste formulée par les subalternistes dans les années 1970, qui appelaient à écrire l'histoire des subalternes (à commen-

---

<sup>25</sup> ARTIÈRES (Philippe), FARGE (Arlette) et LABORIE (Pierre), « Témoignage et récit historique », *Sociétés & Représentations*, 2002/1 (n°13), p. 199-206.

<sup>26</sup> LABORIE (Pierre), *Les Français des années troubles : de la guerre d'Espagne à la Libération*. Paris : Seuil, 2003, 288 p.

cer par celle des paysans). L'ouvrage témoigne cependant des transformations à l'intérieur des *subaltern studies* influencées par le *linguistic turn* et la critique postmoderniste. Cet appel eut notamment pour effet l'abandon de l'approche historique au profit d'une réflexion philosophique et d'une analyse littéraire du discours. Si l'analyse du discours des sources produites par l'administration coloniale était au cœur du projet de Ranajit Guha, qui cherchait à mettre en lumière l'acquisition d'une subjectivité par les colonisés et la progressive autonomie du sujet, la perspective postcoloniale s'attache, quant à elle, à penser la construction discursive du colonialisme. Ces critiques s'intéressent moins aux acteurs sociaux qu'à l'énonciation du pouvoir colonial et de son héritage.

Ce prisme conduit également G. Whitlock à laisser de côté la dimension économique des transactions, signe d'une prise de distance – largement partagée dans les sciences humaines et sociales – vis-à-vis du marxisme dont se sont pourtant réclamés au départ les subalternistes comme les féministes matérialistes. Dans la lignée de Sara Ahmed, largement citée, la réflexion sur la matérialité des corps et des affects n'est pas abandonnée mais repensée dans une perspective phénoménologique, non plus économique<sup>27</sup>.

*MLL* : Cette indéniable contiguïté des contextes d'écriture de ces récits (et donc, a priori, de leurs enjeux politiques respectifs) justifie-t-elle pour autant le recours à ce qui pourrait apparaître comme des anachronismes ?

**OR** : L'autrice fait le choix de mettre l'accent sur les *continuums*, ce qui lui permet de montrer combien l'expérience de la violence (esclavagiste, coloniale, génocidaire, guerrière, de l'exil) a pu constituer un levier d'écriture au travers des siècles. Ce processus est probablement loin d'être aussi homogène et linéaire qu'il n'y paraît. Le contexte de la traite transatlantique n'est pas celui de la colonisation ni celui de l'époque « post-coloniale ». Si ces différentes séquences se succèdent, nous devons nous garder de toute approche téléologique consistant à relire ces dynamiques historiques au prisme de notre connaissance de « la fin de l'histoire ». Comme le rappelle l'historien de la colonisation Frederick Cooper, « il est problématique de vouloir analyser “la colonialité” à l'œuvre dans un texte tiré

---

<sup>27</sup> REBUCCINI (Gianfranco), « Marxisme queer : approches matérialistes des identités sexuelles », dans CERVILLE (Maxime), QUEMENER (Nelly) et VÖRÖS (Florian), dir., *Matérialismes, culture & communication*. T. 2 : *Cultural Studies, théories féministes et décoloniales*. Paris : Presses des Mines, coll. Matérialismes, 2016, 350 p ; p. 213-226.

de n'importe quelle période »<sup>28</sup>. Voir le colonialisme partout conduit à ne le voir nulle part, poursuit-il. Le paradigme de « modernité coloniale » (sous-entendu « européenne »), employé tout au long de l'analyse, est une bonne illustration des généralisations quelque peu hâtives engendrées par les approches globalisantes. De quoi « la » modernité est-elle le nom ? D'une période qui succède au siècle des Lumières ? D'une manière de gouverner propre aux systèmes coloniaux ? Quel est le lien entre la modernité et la colonisation si ce n'est une idéologie normative occidentale ? L'accent mis sur le legs de la « modernité coloniale » encourt le risque d'occulter les transformations à l'œuvre dans chacune des sociétés et, avec elles, les conditions d'expression du témoignage et le rôle qui lui est assigné.

On retrouve ici un biais propre aux approches « globales » qui, en embrassant sur quelques centaines de pages (à peine deux cents dans ce cas précis), des séquences temporelles et des espaces géographiques particulièrement étendus, contribuent certes à réduire la complexité des phénomènes mais échouent surtout à opérer un réel décentrement<sup>29</sup>. L'Europe demeure le centre de cette histoire ou du moins son point de départ. L'ouvrage s'ouvre sur le XVIII<sup>e</sup> siècle, considéré comme le moment de naissance de l'autobiographie « moderne », d'émergence d'un nouveau sentiment – l'empathie – et d'invention des droits de l'homme dans l'historiographie européenne (Lynn Hunt). Cette chronologie contribue à replacer Rousseau au centre de l'analyse et avec lui les conceptions eurocentrées de « l'intériorité ». Partir des témoignages produits dans des espaces non-européens aurait peut-être permis de déplacer le regard et de tenter d'écrire une histoire « à parts égales » pour reprendre la proposition de Romain Bertrand<sup>30</sup>. Rappelons d'ailleurs au passage que le texte d'Equiano datant de 1789 n'est pas le premier récit en langue anglaise d'esclave africain que l'on connaisse aujourd'hui ; le précédent ceux de James Albert Ukawsaw Gronniosaw (1770) et d'Ottobah Cugoano (1787). Equiano est le plus célèbre, le plus diffusé, et constitue incontestablement un document majeur du mouvement abolitionniste, c'est-à-dire,

---

<sup>28</sup> COOPER (Frederick), « Grandeur, décadence... et nouvelle grandeur des études coloniales depuis les années 1950 », *Politix*, vol. 17, n°66, 2004, p. 17-48.

<sup>29</sup> Critique apportée à l'histoire globale par l'histoire connectée, notamment par Sanjay Subrahmanyam.

<sup>30</sup> BERTRAND (Romain), *L'Histoire à parts égales : récits d'une rencontre Orient-Occident (XV<sup>e</sup>-XVII<sup>e</sup> siècle)*. Paris : Seuil, 2011, 658 p.

souignons-le, d'une lutte née dans les sociétés européennes et américaines.

**MLL :** *En s'appuyant sur l'étude anthropologique de Liisa Malkki dans les camps de réfugiés rwandais hutus en Tanzanie, G. Whitlock s'attache à souligner le contraste entre « la voix testimoniale » (celle, silencieuse, des victimes de l'oppression), d'un côté, et les discours d'« audibilité » et de visibilité rendus possibles par le témoin humanitaire, de l'autre. En quoi cette méthode permet-elle effectivement, comme le souhaiterait l'auteure, un renouvellement du regard sur le couple victime-auteure de récit / témoin, voire spectateur ?*

**VB :** On retrouve ici la question de la décolonisation du regard que j'évoquais précédemment. Selon L. Malkki, « *the infrastructure of humanitarian storytelling deshistoricizes and depoliticizes refugees as objects of care and control* »<sup>31</sup>. Or G. Whitlock semble inférer que le renouvellement du regard (ne) peut (qu')être permis par la littérature (fictionnelle ou non), comme en témoignent les exemples des romanciers Edwidge Danticat et Dave Eggers qui « *explore ways that literature can historicize and enable their “voice” as L. Malkii understands this in terms of narrative authority, political agency, and communal memory* » (p. 181).

Cette foi en la littérature puise ses ressources théoriques dans l'ouvrage de Shoshana Felman et Dori Laub, *Testimony : Crisis of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History* dans lequel elles exaltent la capacité de la littérature à : « *“bear” testimony – and not just to duplicate or record events, but to make history available to imaginative acts* »<sup>32</sup>

Quoique cette idée soit très forte, la littérature n'est pas exempte de la reconduction d'un regard « humanitaire » au sens développé plus haut, car toute littérature ne « ré-historicise » pas justement. Je pense ici, par exemple, à *Barnum* de Pierre Brunet, un roman qui concerne le génocide des Tutsis, dont la première partie se passe à Gikongoro, au Rwanda, après l'opération Turquoise. Le roman, présentant bien des amalgames ainsi qu'une certaine confusion dans la narration « historique », se centre essentiellement sur le désœuvrement de son personnage principal, Antoine, jeune humanitaire,

---

<sup>31</sup> MALKKI (Liisa H.), *Purity and Exile : Violence, Memory and National Cosmology among Hutu Refugees in Tanzania*. Chicago : Chicago University Press, 1995, 374 p. ; p. 179.

<sup>32</sup> FELMAN (Shoshana) & LAUB (Dori), *Testimony : Crisis of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*. New York and London : Routledge, 1991, 294 p. ; p. 169.

avatar autobiographique de l'auteur. Les événements servent donc de prétexte à un roman qui, en définitive, se donne pour principale ambition de dénoncer la vacuité du « cirque humanitaire ». Ce défaut d'historicisation ne peut qu'entraîner un regard englobant, simplificateur et stéréotypé sur les populations concernées.

*A contrario*, Catherine Mazauric, dans son essai *Mobilités d'Afrique en Europe*, s'intéresse à des fictions dans lesquelles la poétique est réellement mise en œuvre pour renouveler ce regard sur le couple victime / témoin. Elle en identifie trois modalités : « engagement et identification avec la cause des migrants » (pronoms, points de vue...) ; « négociation de la distance entre tragique des situations et humour salvateur », « formulation d'identités liminales ou frontalières dans la reconfiguration subjective des espaces »<sup>33</sup>.

\*\*\*

### Récits de vie : un essai de bilan et une interrogation méthodologique

Ma curiosité pour le livre de Gillian Whitlock s'explique par un intérêt de longue date pour les écrits autobiographiques et les récits de vie africains. J'ai présenté mon premier texte sur le sujet, il y a près de quarante ans, en 1978, à l'occasion de l'*International Seminar on African Studies*, première étape du projet de centre de recherche pluridisciplinaire d'études africaines de niveau international lancé par l'Université de Bayreuth. Ce texte intitulé « The Conflict between European and African Civilization in West African Autobiographies »<sup>34</sup> fut suivi par une série d'articles et de chapitres monographiques publiés dans mes livres portant sur des textes autobiographiques de bon nombre d'auteurs de la littérature africaine subsaharienne. Je citerais notamment les suivants : plusieurs textes à propos du recueil d'autobiographies africaines édité par Diedrich Westermann en 1938, dont nous avons, Yves Marguerat et moi, réédité la traduction française en 2001<sup>35</sup> et au sujet duquel j'ai pu organiser en 2002, avec le germaniste togolais Adjäi-Paulin

<sup>33</sup> MAZAUURIC (Catherine), *Mobilités d'Afrique en Europe : récits et figures de l'aventure*. Paris : Karthala, coll. Lettres du Sud, 2012, 384 p. ; p. 31.

<sup>34</sup> RIESZ (János), « The Conflict between European and African Civilization in West African Autobiographies », dans *Dynamic Processes in African Societies. International Seminar on African Studies. Papers and Abstracts*. Bayreuth, 1978, 308 p. ; p. 80-98.

<sup>35</sup> WESTERMANN (Dietrich), éd., *Onze autobiographies d'Africains* [1938]. Lomé : Haho ; Paris : Karthala, 2001, 321 p.